

**ROBERT CALVET**

# **Histoire du Japon**

De la Préhistoire  
aux enjeux contemporains

**ARMAND COLIN**

Illustration de couverture : Le temple Kyomizu, Kyôto, au printemps,  
détail, © Gavriel Jecan/VWPics/Universal Images Group via Getty Images

Composition : Nord Compo

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2003, 2022 pour la présente édition

Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

[www.armand-colin.com](http://www.armand-colin.com)

ISBN : 978-2-200-63323-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Avant-propos

À la pointe du continent asiatique, l'archipel japonais a longtemps subi l'influence de la civilisation chinoise. Pourtant, l'idée a toujours perduré que le Japon avait créé une civilisation très différente de son voisin chinois ; il suffit pour s'en convaincre de lire les analyses des premiers missionnaires jésuites qui découvrent le Japon, comme l'emblématique ouvrage de Luis Frois, *Traité sur les contradictions & différences de mœurs entre Européens et Japonais* (1585), qui note des différences fondamentales entre le Japon et l'Europe mais aussi entre le Japon et la Chine. Cette image d'un Japon fondamentalement différent se retrouve dans les récits de voyage populaires du XIX<sup>e</sup> siècle, comme par exemple ceux de Félix Régamey, Hugues Krafft ou Émile Guimet. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, cette vision d'un Japon unique continue de perdurer, on le voit par exemple dans les articles qu'écrit Jack London qui couvre les événements de la guerre russo-japonaise. Encore récemment, dans *Le choc des civilisations*, Samuel Huntington dressait un inventaire des civilisations mondiales à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, et accordait à celle du Japon une place distincte, bien qu'il ne s'y soit pas toujours montré très généreux envers tous les ensembles culturels.

Tout le paradoxe du Japon est dans cette contradiction, et la façon dont le Japon a été considéré et s'est parfois considéré lui-même par rapport au monde extérieur. Longtemps moqués et qualifiés en Occident de simples copieurs, les Japonais ont su au contraire développer une civilisation originale qui ne doit beaucoup de ses caractéristiques qu'à elle-même. Il nous semblait nécessaire de présenter dans une perspective globale ce qui fait l'originalité de cette civilisation et les étapes de son développement.

Cet ouvrage a été conçu pour offrir une vision synthétique de l'histoire de ce pays. Il peut être considéré comme un manuel de référence pour les étudiants et les enseignants attachés à l'étude de l'histoire japonaise. On ne cherchera pas ici une étude exhaustive de l'histoire du Japon depuis son origine jusqu'à nos jours, ce qui aurait été impossible vu les contraintes de volume imposées par un tel ouvrage.

Les recherches menées au Japon même, souvent encore peu connues en Occident, sinon d'un cercle réduit de spécialistes, ont modifié sur plusieurs points ce que nous avons longtemps considéré comme acquis. Les connaissances sur l'histoire du Japon ont grandement évolué, alors même que l'actualité du pays, souvent réputée immuable, était la proie d'intenses bouleversements. Ainsi, une réflexion a été menée sur la dernière décennie du xx<sup>e</sup> siècle, à l'histoire politique assez embrouillée et rarement décrite avec clarté, la plupart des ouvrages disponibles à ce jour ayant été écrits avant les ruptures profondes qui ont affecté le pays dans les années 1990, sur le plan politique, économique et social.

Une des difficultés que nous avons rencontrées était le choix de présenter à l'un ou l'autre moment certains faits de civilisation ou d'art. Les évolutions dans ces domaines sont parfois si graduelles qu'il était délicat de saisir les étapes marquant les changements sans se répéter. Nous avons donc opté parfois pour une présentation d'un phénomène ou d'un courant artistique au moment de son apparition, d'autres fois au moment de son plein développement. Le souci d'équilibrer les parties et de ne pas rompre la trame historique nous a ainsi incité par exemple à présenter au sein de l'époque de Muromachi des phénomènes artistiques naissant sous Kamakura ou au contraire n'atteignant leur plein développement que sous les Tokugawa ; nous n'avons bien entendu pas manqué de signaler ces caractéristiques, et nous étions guidé dans notre démarche par le rôle important de mécénat qu'a tenu le shōgunat des Ashikaga. Il en est de même en ce qui concerne les bouleversements que connaît le régime de propriété foncière, qui sont très graduels.

Sans exagérer le poids de la tradition, aborder l'étude d'un pays aussi « exotique » que peut l'être le Japon nécessite quelques idées précises sur la civilisation et l'histoire de ce pays. Des données aussi fondamentales que le développement de la riziculture inondée, et plus généralement les apports continentaux essentiellement chinois à la civilisation japonaise au cours des siècles, sont nécessaires. Nous aimerions par contre prévenir le lecteur contre la tentation de faire trop hâtivement des parallèles entre l'histoire japonaise et l'histoire européenne. Les ressemblances, particulièrement dans le développement de la société de l'époque médiévale où se développe une sorte de féodalité, puis à l'époque de Meiji marquée par l'occidentalisation jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, peuvent certes être frappantes. Mais bien que parfois très proches, ces deux histoires reposent le plus souvent sur des bases différentes. C'est pourquoi nous avons préféré, tout en n'hésitant pas à effectuer nous-mêmes des comparaisons entre les évolutions historiques

japonaises et d'autres plus connues du lecteur, conserver le plus souvent possible le mot japonais quand il nous semblait qu'une traduction n'aurait pas été fidèle, toujours avec le souci de ne pas alourdir le texte.

Notre souhait a été enfin d'agrémenter cet ouvrage de documents, qui sont en histoire la base même de la connaissance et de l'élaboration des hypothèses ; trop souvent ils sont rares, tronqués ou carrément absents dans les livres d'histoire sur le Japon. Certains parmi ceux qui s'intéressent au Japon sont déjà familiers de quelques-uns de ces documents, mais bien qu'il leur soit souvent fait référence, ils sont rarement cités autrement que par bribes. D'autres sont moins connus, la plupart sont présentés pour la première fois ici dans leur traduction française. Nous nous sommes contentés de les livrer sans commentaire excessif, ce livre ne prétendant pas être un recueil de textes.

Une dernière remarque concerne les noms de personnes. En japonais, le nom de famille précède généralement le prénom ; nous avons respecté cet usage. Toutefois dans le cas de certains personnages particulièrement célèbres, il est devenu coutumier de les appeler par leur prénom seul, comme nous disons Jean-Jacques en parlant de Rousseau, règle que nous avons le plus souvent suivie pour alléger le texte. Afin d'éviter les confusions, nous nous sommes néanmoins efforcé de fuir cette pratique lors de la première apparition d'un personnage, et de toujours, dans ce cas, en donner le nom puis le prénom.



PREMIÈRE PARTIE

Aux origines du Japon  
(jusqu'au début du VIII<sup>e</sup> s.)





## Origine du peuplement de l'archipel

Il est difficile d'établir avec précision une date concernant le début de l'apparition de l'homme dans les îles japonaises, et l'origine exacte de ce peuplement. La nature des sols volcaniques et la fréquence des séismes ne facilite par ailleurs pas la conservation des fossiles, ce qui n'aide pas les chercheurs.

On fait habituellement appel à différentes spécialités pour répondre à ce type d'interrogation sur les origines ethniques d'un peuple : l'étude des caractéristiques anatomiques, de la linguistique, des religions ou des mythes, et plus récemment de la génétique des populations, apporte des réponses parfois contradictoires. L'examen des caractéristiques anatomiques suggère un mélange entre des branches issues du continent et de l'aire Pacifique-sud. Quant à la langue japonaise, elle fait partie du groupe des langues oural-altaïques, ce qui laisserait surtout présager une migration vers l'est depuis la Sibérie de populations ayant donc pénétré au Japon par les îles septentrionales de Sakhaline et du Hokkaidô. La ressemblance des langues japonaise et coréenne sur le plan morphologique et grammatical a été plusieurs fois remarquée, alors que le japonais n'a rien de commun dans ces domaines avec le chinois. La religion autochtone du Japon, le *shintô*\*, une croyance animiste, si elle peut être comparée au taoïsme, rapprocherait surtout les Japonais de certains peuples insulaires d'Asie du Sud-Est et de Mélanésie.

Quant aux recherches récentes dans le domaine de la génétique, des rapprochements d'ADN effectués par différentes équipes de scientifiques montrent là encore d'assez grandes variations. L'étude des chromosomes Y sur des échantillons de populations du Japon de l'époque Jômon par Michael Hammer de l'Université d'Arizona en 1998 avait permis dans un premier temps de rapprocher ce peuple des Tibétains. La même année, les travaux de Saitô Naruya sur l'ADN l'ont engagé à conclure à deux vagues successives de migrations en provenance du nord du continent asiatique, puis de Mélanésie. Les études sur l'ADN des globules blancs menées à l'Université de Tôkyô plaident pour plusieurs séries de migrations en provenance de la Chine du Nord par la Corée et de la Chine du Sud par les Ryû-Kyû. L'étude de génétique virale plaide pour un rapprochement plus étroit avec les Coréens.

Tous ces résultats ne sont en rien contradictoires. Il en ressort que l'archipel a certainement connu plusieurs vagues de migrations depuis le continent à différentes époques. Il semble possible que celles-ci aient commencé vers 500 000 avant notre ère, au moment où les îles japonaises étaient encore réunies au continent, l'*homo erectus* étant alors largement

répandu de la Sibérie à la Chine actuelles, même si nous ne disposons pour l'instant d'aucune preuve de cette présence. Les plus anciens sites paléolithiques du pays découverts dans la région de Chichibu et Saitama sont difficiles à dater, mais on pense qu'ils peuvent être estimés à 200 000 ans, voire plus. D'autres vagues de migrations ont eu lieu après 20 000 avant notre ère, quand des populations de chasseurs ont pu traverser les détroits entre la Sibérie et le Hokkaidô et ceux entre la Corée et le Kyûshû au moment de la dernière glaciation, et il y aurait eu alors quelques 10 000 individus sur l'ensemble de l'archipel mais des doutes surgissent sur l'origine exacte des peuples qui sont venus habiter l'archipel. Il semble en tout cas indiscutable par exemple pour Matsuura Hidenao de l'Université Ochanomizu que les caractéristiques morphologiques de la population du Japon ont changé à ce moment-là. Mais doit-on attribuer ce changement à une modification dans la composition de la population ou est-elle seulement d'origine climatique ?

L'origine ethnique des Japonais est loin d'être aussi simple que les mythes développés sur l'unicité du peuple habitant ce pays l'ont prétendu jusqu'à parfois une date récente.

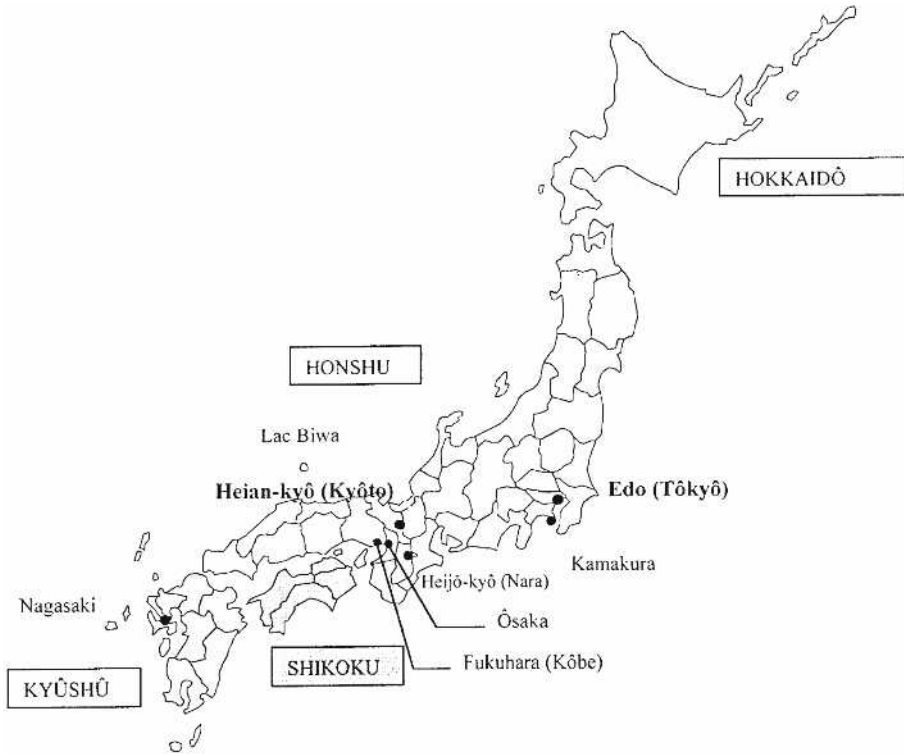
## Topographie de l'archipel japonais

L'archipel japonais se compose de quatre grandes îles principales, entre lesquelles il est relativement facile de se déplacer : il s'agit du nord au sud et d'est en ouest du Hokkaidô, du Honshû, du Shikoku et du Kyûshû. S'y ajoutent une multitude de petites îles, plus de 6 500, les plus importantes étant Izu et Ogasawara au sud de Tôkyô, Okinawa et les Ryûkyû à l'ouest. L'étendue de l'archipel qui forme un arc allongé sur plus de 3 000 km lui donne une grande diversité de climats (de tempéré froid dans le Hokkaidô à subtropical dans le Kyûshû) et des saisons marquées sur la grande majorité de l'archipel, alors que la sismicité crée un relief varié lui aussi avec une division entre hautes et basses terres. Ces deux caractéristiques, le passage des saisons et l'opposition entre terres basses et hautes, ont profondément marqué la culture japonaise.

Les montagnes occupent la majorité du territoire, le plus souvent plantées de forêts naturelles et les pentes abruptes rendent ces terrains difficiles à exploiter pour les agriculteurs. C'est pourquoi les populations se sont toujours concentrées dans les plaines, essentiellement la grande plaine centrale du Honshû, et sur les côtes.

*Aux origines du Japon (jusqu'au début du VIII<sup>e</sup> s.)*

**Îles et villes historiques du Japon**





## Chapitre 1

# Le Japon préhistorique

Depuis les années 1950, des milliers de sites préhistoriques ont été découverts sur l'ensemble du territoire japonais, les plus anciens datant au minimum de 35 000 ans avant notre ère. Certains préhistoriens japonais vont plus loin et distinguent deux périodes dans le paléolithique ; ils proposent de faire remonter le paléolithique ancien jusqu'à 200 000 avant notre ère, en se basant sur des sites comme Babadan A, dans la préfecture de Miyagi.

C'est en tout cas autour de 35 à 30 000 ans avant notre ère que les outils primitifs cèdent la place à des lames retouchées, des outils en forme de couteaux. Vers 13 000 avant notre ère, apparaît une industrie microlithique et certains matériaux utilisés, comme l'obsidienne, témoignent déjà de l'existence d'échanges importants entre des régions éloignées, leur présence sur certains sites n'étant pas endogène. On sait que les hommes de cette période connaissaient le feu, mais on n'a pu retrouver aucune trace d'os ou de bois sculpté, seulement des pierres taillées.

## L'apparition de la céramique : la culture Jômon (10 500-400 avant notre ère)

C'est le zoologiste américain Edward Silvester Morse (1838-1925) qui est à l'origine de la reconnaissance par la communauté scientifique de la céramique japonaise *jômon*, grâce à son rapport de fouilles publié par l'Université de Tôkyô en 1879 sous le titre *Shell Mound of Ômori*. Il y décrit des habitats caractérisés par l'association d'amas de coquillages (*kaizuka*), d'ossements humains et de fragments de céramique à « décors de marques de cordes ». Le terme *jômon* vient à traduire ce type de poterie dans les années 1920, puis à désigner l'ensemble de ce qui correspond à une période mésolithique

japonaise. Les découvertes dans le nord du Kyûshû et dans le Shikoku occidental témoignent de l'ancienneté des poteries japonaises, qui sont même antérieures aux premières poteries chinoises. Les abris sous roche de Fukui (préfecture de Nagasaki) et Kami Kuroiwa (préfecture d'Ehime) sont en effet datés par la méthode du carbone 14 de plus de 12 000 ans avant notre ère, ce qui en fait les poteries les plus anciennes au monde.

Des déchets de nourriture principalement constitués de coquillages et les hameçons et harpons découverts dans les *kaizuka* montrent que la diète des populations côtières est largement dépendante de la mer, alors que les populations de l'intérieur des terres vivent plus de chasse et de cueillette. La possibilité de la culture de certaines plantes dès cette époque est vivement discutée par les préhistoriens. À l'appui des partisans de cette hypothèse, l'apparition au Jômon moyen d'assez importants établissements semi-permanents et la découverte de « haches » de pierre dont le tranchant peu coupant suggère qu'elles furent utilisées pour creuser le sol. Tout récemment en 1999, la preuve de la culture de céréales a été découverte à Asabane, dans la préfecture d'Okayama. Elle daterait de 6000 avant notre ère.

Les sites semi-permanents qui deviennent de plus en plus nombreux dans le nord-est du Honshu, dans le Kyûshû, puis dans le Tôhoku lors du Jômon final sont établis sur des élévations naturelles et s'organisent en forme de fer à cheval autour d'une place centrale devant laquelle se dresse un grand édifice pouvant avoir servi de maison commune. Les habitats établis sur une fosse de forme circulaire de forme allongée, se comptent entre cinq et plusieurs douzaines et certains de grande taille ont révélé des foyers, des débris de nourriture, et même des sols dallés dans le Jômon moyen à tardif.

Les rites funéraires restent sommaires, le corps étant simplement inhumé dans un puits, parfois avec les genoux repliés sur la poitrine, celle-ci parfois recouverte d'une pierre. Par contre de nombreuses figurines de 20 à 35 cm de haut, anthropomorphes le plus souvent, mais aussi zoomorphes, et en tout cas à l'aspect fantastique assez éloigné de la réalité, ont été retrouvées dans des décharges proches des villages, le plus souvent volontairement cassées, mais rien ne permet d'affirmer leur utilisation rituelle. Si au Jômon naissant il s'agit plutôt de statuettes taillées dont la présence reste limitée aux régions septentrionales du Japon, au Jômon moyen, on rencontre ces figurines jusque dans la région d'Ôsaka, puis dans l'ensemble du Japon au Jômon tardif. Malgré une grande diversité de formes et de représentations selon les lieux et les époques, la répétition de la représentation de figurines féminines aux formes exagérées peut faire songer à l'existence d'un culte de la fertilité.

Certaines décorations sur le visage et le corps des figurines ont fait penser à la représentation de vêtements, de tatouages ou de scarifications.

La première hypothèse semble devoir être écartée, le tissage étant encore inconnu et les découvertes archéologiques laissant supposer que la majorité des vêtements d'alors étaient faits d'écorce. Par contre, la présence encore courante au début du <sup>xx</sup> siècle chez les Ainu, populations aborigènes du Japon, de cette pratique a permis d'émettre l'hypothèse que la scarification pouvait avoir été courante. Se basant sur cette possible ressemblance entre la culture de l'époque Jômon et la culture ainu<sup>\*1</sup>, des chercheurs ont suggéré que les représentants de l'époque Jômon étaient les ancêtres des Ainu, mais les recherches sur les ossements découverts dans tout le Japon ont rendu caduque cette hypothèse.

Parmi les autres témoignages de l'époque Jômon, ont été découverts différents ornements corporels, bracelets, colliers, parures d'oreilles et ornements de chevelure, faits de coquillages, de pierre, de bois, d'os ou d'argile. Des masques d'argile (*domen*) deviennent fréquents à partir du Jômon tardif, surtout dans le Kantô et le Tôhoku. Des épées et des bâtons de pierre, des plaquettes de terre cuite, de nombreux ornements corporels et des arcs rituels recouverts de laque complètent ces découvertes, laissant penser qu'une différenciation sociale commençait à se faire jour, plus marquée à l'est de l'archipel où ces objets sont plus nombreux et plus diversifiés, sans que l'on puisse apporter de grandes précisions en la matière. Bien que l'architecture mégalithique ne soit pas réellement représentée à la période Jômon, quelques sites ont livré des ensembles de *sekibô* ou pierres dressées, le plus souvent assimilées à des symboles phalliques. En particulier, un ensemble unique de 800 *sekibô* a été découvert à Miyagawa en 1992. En 1975, la découverte de laque à usage décoratif datant du Jômon ancien vient prouver que l'utilisation de la sève de l'arbre à laque au Japon est largement antérieure à la culture de cette plante et à l'introduction du bouddhisme au Japon, à laquelle on la rattachait traditionnellement. Dans ce cas comme dans celui de la poterie, on penche donc aujourd'hui pour une découverte autochtone. Même s'il est probable que de petites embarcations étaient utilisées pour relier le Japon au continent, la civilisation qui se développe sur l'archipel a évolué sans grands contacts extérieurs.

Mais le signe le plus marquant de la période Jômon, qui a permis sa périodisation, reste la céramique à décor de cordes enroulées. Réalisées à partir de la technique du colombin, puis cuites à basse température, ces céramiques sont ensuite décorées de chevrons caractéristiques de la période, à l'aide de cordelettes enroulées autour d'un bâtonnet, appliqué sur l'argile encore humide. Cette poterie évolue rapidement. Au Jômon naissant, on ne trouve que des

jarres à fond plat, mais dès le Jômon ancien, les formes commencent à se diversifier (vases, bols, coupes) ainsi que la décoration, tandis qu'apparaissent même des styles locaux. C'est au Jômon moyen que ce style connaît son apogée, avec une vaisselle très variée de grande taille et des motifs décoratifs de plus en plus riches et complexes, zoomorphes et naturalistes (voir fig. 1 hors texte). La production est le fait des régions montagneuses centrales du Japon et des échanges nombreux se développent tandis que se différencient deux types : un premier de facture très travaillée utilisant des techniques de plus en plus complexes, et un second à usage plus pratique, de la simple vaisselle.

Le refroidissement climatique du Jômon tardif provoque un déclin démographique et l'abandon de nombreux sites. Les populations se concentrent près des côtes et le style Jômon s'appauvrit. Au Jômon tardif, une renaissance apparaît dans le Kantô et le Tôhoku, avec de la vaisselle de plus petite taille, mais aux formes très élaborées. Pourtant cette culture du Jômon final est déjà concurrencée par une nouvelle forme, celle dite de Yayoi, qui va la supplanter dans l'ensemble du Japon, sauf dans le Hokkaidô où un Jômon persistant se maintient jusqu'en 500 ou 600 de notre ère.

La culture Jômon est assez différente entre l'est et l'ouest de l'archipel, on va jusqu'à distinguer plusieurs aires culturelles, depuis la culture du nord où se pratique la pêche à la baleine et la chasse à l'ours, en passant par les zones tempérées du centre où se développent plusieurs traits assez différents selon les écosystèmes (vie en forêt, culture de pêcheurs ramasseurs de coquillages, de chasseurs de gibier) jusqu'aux cultures des Ryû-Kyû ou du Kyûshû.

La complexité de la culture Jômon rend difficile sa classification dans le schéma d'évolution préhistorique de l'Europe, ou même de la Chine. Si la poterie en est un élément marquant, de même que l'industrie lithique, des éléments propres aux cultures mégalithiques de par le monde sont absents ou très rares lors de la période Jômon, comme les débuts significatifs de l'agriculture ou de l'élevage, l'érection de monuments mégalithiques, ou le tissage. Ils ne se développeront qu'à l'époque Yayoi. Par ailleurs des caractéristiques originales à l'archipel japonais se développent déjà.

## **L'époque Yayoi (400 av. notre ère-250 ap.)**

En 1884, le Docteur Arisaka Shôzô (1868-1941) découvre une jarre d'un type jusque-là inconnu mais manifestement différent des poteries Jômon, dans le quartier de Yayoi-chô, à Tôkyô. Elle est de ce fait baptisée poterie « de type Yayoi ». Sans décor, elle présente une pâte plus fine que les poteries Jômon,



et son aspect indique une fabrication au tour et une cuisson à des températures plus élevées. Cette poterie qu'on avait d'abord crue contemporaine de l'époque Jômon, se révèle associée à des objets en métal (fer, bronze) et les jarres contiennent des grains de riz. On en vient donc rapidement à associer cette poterie à la riziculture irriguée, ce que la découverte du site de Toro (préfecture de Shizuoka) confirme dès 1947, puis les fouilles de nombreux autres sites, en particulier ceux d'Itazuke, Karako et Yoshinogari. Ensuite, d'autres découvertes ont permis d'associer à la culture Yayoi une agriculture diversifiée (riz, blé, millet, orge, sarrasin, soja), et le tissage du chanvre et de la soie.

Comme nous y faisons précédemment allusion avec la question de savoir si les représentants de la culture Jômon avaient été les ancêtres des Ainu, l'une des controverses majeures ayant opposé les historiens japonais concerne les races respectives des cultures Jômon et Yayoi. Une culture en supplantant une autre, cela fut-il la trace d'une race évincée par une autre ? Les comparaisons entre squelettes de différentes époques ont finalement apporté une réponse négative à cette question. Seules les traces d'une musculature très développée sur les squelettes de l'époque Jômon, et des caractéristiques plus proches du Japonais actuel sur ceux de l'époque Yayoi semblent différencier les deux époques. Une évolution qui témoigne seulement d'une amélioration sensible de la vie quotidienne.

Par ailleurs, les anciennes chroniques chinoises apportent plusieurs descriptions du Japon à l'époque Yayoi. Le pays de Nu, qui correspond probablement à la région de Hakata, dans le Kyûshû, est signalé dans les *Mémoires des Han postérieurs* (rédigés en 445 par l'historien chinois Fan Ye) pour avoir envoyé une ambassade auprès de l'empereur chinois Guangwudi en 57 de notre ère. Les *Annales du royaume de Wei*, compilées en 297, signalent par ailleurs le pays de Wa (ou de Wo), situé au Japon sur au moins une partie de l'archipel, comme étant composé d'une centaine de communautés tribales.

Dans ces deux textes, le Japon d'alors apparaît comme le vassal de la Chine. L'empire chinois commence effectivement à exercer une grande influence sur le Japon de cette époque, d'abord par le nord du Kyûshû. C'est dans cette région qu'on retrouve, comme dans le sud de la Corée, des pièces de monnaie de l'éphémère dynastie chinoise des Sin (qui régna de 8 av. à 25 ap.), preuve de relations commerciales. Un sceau émis par l'empereur de Chine a été retrouvé en 1784 par un paysan dans l'île de Shiga, tout près de Hakata. Ce sceau est aujourd'hui l'un des « Trésors Nationaux » du Japon. Nous pouvons donc supposer qu'il existait déjà au Japon plusieurs pays ou tribus, dont les annales chinoises conservent quelques traces, cependant assez rares.

L'apparition presque simultanée du bronze et du fer au Japon, parfois même inversée, le fer apparaissant antérieurement au bronze, laisse supposer que les techniques de fonte et de travail des métaux ont été empruntées à la Chine. Même si la culture Yayoi pratique aussi la riziculture sèche en terrasses, la riziculture irriguée, qui devient l'une des manifestations les plus caractéristiques de la période Yayoi, est également d'origine chinoise, les premières preuves de riziculture ayant été découvertes autour de 5 000 ans avant notre ère près du fleuve Yangzi. Des restes d'embarcations datant de la période Yayoi ont d'ailleurs été découverts à plusieurs reprises ainsi qu'une représentation figurée dépeignant le transport d'hommes et d'un cheval.

L'introduction de la riziculture entraîne un bouleversement dans la société. Les populations se regroupent en villages, et une diversification sociale s'établit, que reflètent les modes d'inhumation. Des rites agraires et de fertilité, liés au développement de l'agriculture, par exemple des offrandes déposées dans des récipients de terre cuite près des canaux d'irrigation, ont fait leur apparition. Le phénomène le plus marquant reste cependant une grande diversification des rites funéraires. Des cercueils de pierre et de bois ou des jarres-cercueils, de même que la présence d'une sorte de dolmen recouvrant la tombe, sont des pratiques courantes, que l'on retrouve en Corée et en Mandchourie. Alors que les champs de « jarres-cercueils » peuvent constituer de véritables cimetières, on note aussi la présence de tumulus regroupant plusieurs individus, et de défunts enfouis seuls sous des tumuli à quelque distance des villages. Ces tumuli sont entourés d'un fossé et contiennent des offrandes (sabres, miroirs, perles...) enterrées avec le défunt. Nombre de ces mausolées individuels datant du Yayoi final ont été découverts dans la préfecture d'Okayama.

Les villages plus nombreux qu'à l'époque Jōmon entrent dans des conflits de voisinage et le Yayoi final est marqué par des guerres incessantes, les informations fournies par les chroniques chinoises étant confirmées par les vestiges archéologiques. Des fossés, des palissades et des tours de guet viennent entourer les villages construits en plaine, une nécessité du fait de la riziculture, et nombreux sont les corps inhumés qui présentent des blessures ayant entraîné la mort. Les vestiges archéologiques permettent de faire ressortir deux régions comme les centres principaux de la culture Yayoi, le Kansai et le Yamato\*. C'est là que va naître une tendance à l'unification.

La pacification et l'unification d'une partie du Japon se font sous la reine Himiko au début du III<sup>e</sup> siècle, celle-ci parvenant à diriger une confédération composée d'une trentaine d'États. Cette confédération entretient des relations suivies avec la Chine qui, après la chute de la dynastie des Han postérieurs, est

sortie de la période des guerres civiles pour entrer dans celle des Trois Royaumes de Shu-Han, Wei et Wu (220-265). L'ensemble de cette période est marqué pour la Chine par une dégradation du pouvoir central, qui avait commencé dès le début du règne du dernier empereur des Han, Xiandi, en 190, époque qui voyait déjà les chefs militaires prendre les décisions, et qui redevient d'actualité en 317, avec une nouvelle explosion de l'unité chinoise, qui s'était reconstituée en 280. Mais pour l'instant, cette éphémère stabilité politique chinoise est surtout dommageable à l'indépendance de sa voisine la Corée, où les Wei avaient pénétré en 238. C'est vers le même moment que ces derniers prennent connaissance de l'existence du royaume japonais du « Yamatai », qui leur a envoyé une ambassade.

L'emplacement du royaume japonais de la reine Himiko suscite de vives controverses parmi les historiens japonais, car deux localisations semblent probables. Soit ce royaume était situé dans l'actuelle préfecture de Fukuoka, proche de la Corée, et il n'était qu'un puissant gouvernement local. Soit il se situait dans le Kinai, c'est-à-dire l'actuelle préfecture de Nara, et il est l'ancêtre du Yamato, la cour qui s'établit par la suite dans cette région. Cette deuxième hypothèse reste la moins probable car elle signifierait que le Japon a déjà mené son unification politique à un degré surprenant. De ce fait, cette hypothèse a été défendue par les nationalistes japonais qui cherchaient à prolonger l'antiquité de la nation japonaise et à établir la suprématie du Japon sur ses voisins asiatiques.

Les *Annales du royaume de Wei* décrivent le Yamatai comme un pays de 70 000 foyers dans lequel la reine et prêtresse Himiko détient un pouvoir absolu, exercé avec son jeune frère, seul homme de son entourage, puisqu'elle vit entourée de « mille jeunes femmes », prêtresses ou esclaves. Toujours selon les *Annales...*, les divisions entre les rangs sont déjà nettes et des impôts sont prélevés. L'économie semble assez développée, puisque des foires se déroulent régulièrement en plusieurs lieux. De riches tissus sont produits dans l'archipel et permettent des échanges avec le continent. Les échanges de courriers entre le Yamatai et le reste du Japon, ainsi qu'avec les Wei laissent supposer qu'un certain degré d'éducation a été atteint, et l'archéologue Tawayama a récemment découvert des indices de l'utilisation d'idéogrammes chinois au Japon dès cette époque.

Nous avons des idées un peu plus précises qu'en ce qui concerne les périodes précédentes sur les religions, avec la présence supposée d'un culte solaire. Parmi les objets de métal découverts en grande quantité sur les sites de l'époque Yayoi, se trouvent effectivement des miroirs de bronze, qui sont des objets symboliques plus que de toilette. Les plus anciens miroirs découverts au Japon sont de fabrication chinoise et remontent à l'époque des Royaumes combattants (480 à 221 av. notre ère). Ils sont aussi importés de Corée et plus tard fabriqués

au Japon même. À l'appui de cette hypothèse d'un culte solaire, remarquons que le *Kojiki* relate comment c'est un miroir suspendu devant la grotte où était cachée Amaterasu\*, la déesse-soleil, qui l'en a fait sortir ; d'ailleurs, dans le sanctuaire de cette même déesse à Ise, centre le plus important de la religion shintô, c'est encore par un miroir que celle-ci est représentée. Amaterasu est la principale divinité du panthéon shintô, chargée de régner sur la Plaine céleste qu'elle illuminait de sa présence. Elle est l'arrière-grand-mère du premier empereur mythique de la dynastie, Jinmu\*, qui est censé avoir régné six siècles avant notre ère.

Le shintô, « voie des Dieux », est un animisme né de la superposition d'un grand nombre de cultes primitifs, et présentant donc un panthéon innombrable. Parmi toutes ces divinités le plus souvent anthropomorphes dénommées *kami\**, nous en rencontrons dont le culte est commun à tout l'archipel, d'autres qui sont plutôt vénérées localement ; mais la plupart des croyances du shintô sont liées à des lieux et à des manifestations de la nature. Des pratiques culturelles et magiques visent à s'attirer les bonnes grâces de cette myriade de divinités, avec le monde desquelles la barrière est loin d'être infranchissable. Les dieux et les hommes ont au contraire des ancêtres communs et la divinisation d'êtres humains est un phénomène fréquent.

### Le culte agraire dans le shintô

*Début de l'adresse rituelle aux kami prononcée lors des fêtes officielles ou norito :*

En présence des dieux et des déesses ancestrales qui résident divinement dans la Haute plaine céleste, devant les divinités suprêmes auxquelles sont adressées des louanges dans les sanctuaires des divinités de la terre, nous déclarons : Le second mois de cette année, début des augustes récoltes, présentant les précieuses offrandes du petit-fils divin, au moment où monte, resplendissant, le soleil matinal, nous adressons nos louanges.

Devant les divinités qui gouvernent les récoltes nous déclarons : Que les divinités suprêmes nous accordent, en épis luxuriants et en gerbes innombrables, les céréales qui viennent tard à maturité [...] ; si les divinités suprêmes nous les accordent, nous leur offrirons les prémices et d'innombrables épis seront disposés en offrande ; remplissant les jarres jusqu'au bord et disposant en rang les jarres pleines et ventrues, les grains et le saké leur seront offerts avec nos louanges.

*Norito : Toshigoï no matsuri*, traduit par J.-P. Berthon, cité par Rotermund (Hartmut O.), dir., *Religions, croyances et traditions populaires du Japon*, Maisonneuve et Larose, 1988, vol. 1, p. 117.

D'autres objets cérémoniels en bronze se rencontrent, comme les *dôtaku*, clochettes sans battant intérieur, d'inspiration coréenne, ayant peut-être été utilisées dans un culte de la fertilité, comme les scènes gravées sur les parois de quelques-unes d'entre elles le laissent supposer. On trouve aussi des bracelets et des armes en quantité. Le plomb utilisé est importé de Corée ou de Chine du Nord.

Mais alors que la culture Yayoi commençait à toucher les régions septentrionales du Japon sans encore les modifier en profondeur, celles-ci n'étant guère propices à la riziculture irriguée, elle-même se trouvait à son tour dépassée par une culture nouvelle, celle des grandes sépultures ou *kofun*\* (« sépulture ancienne »).

## L'époque des grandes sépultures (250-600 ap. notre ère)

Cette période est marquée par les relations avec les Trois Royaumes coréens (18 av.-600 ap. notre ère). En Corée, les trois confédérations tribales de Mahan, Chinhan et Pyônhan s'étaient transformées progressivement en trois États, dont la tradition fixe l'ordre de création selon la chronologie suivante : en 57 avant notre ère, le royaume de Silla, en 37 celui de Koguryô, et le dernier en 18 avant notre ère, Paekche. Mais pour la construction de l'État il faut véritablement attendre le règne de T'aejo (53-146) dans le royaume de Koguryô, celui du roi Koi (234-286) pour le royaume de Paekche, et même celui de Taemul (356-402) dans le cas de Silla.

Ces trois royaumes disposaient chacun de forces militaires importantes, et se livraient des guerres d'expansion incessantes. De puissantes aristocraties d'origine tribale et militaire s'y étaient développées et s'étaient fixées dans chaque capitale, d'où l'établissement de vastes unités administratives contrôlées par des châteaux et au sein desquelles existait un système de rangs très détaillé, dont le *kolp'um* du royaume de Silla reste le meilleur exemple. Dans ce dernier État, un Conseil de la haute noblesse (*Hwabaek*) se partageait le pouvoir avec la monarchie héréditaire. La centralisation du pouvoir était très poussée dans chacun de ces trois royaumes, une tendance encore renforcée par l'introduction du bouddhisme, et par la compilation dans chacun des royaumes d'histoires nationales.

Les relations entre le Yamatai et le royaume chinois des Wei se prolongent jusqu'en 266, date à laquelle on ne trouve plus aucune trace d'échanges dans

les chroniques chinoises. Ce n'est qu'en 413 que le nom du Japon, sous la forme Wo, réapparaît dans ces documents. D'autre part, un monument érigé en Corée en 414, commémorant la bataille entre le pays de Wo et le Koguryô, un des trois royaumes coréens, fait référence à une importante expédition japonaise en Corée en 391. La préparation d'une telle entreprise suppose une unité politique déjà bien avancée. Une épée à sept pointes qui a été découverte au sanctuaire d'Isonokami (préfecture de Nara) correspond à la description donnée par le *Nihon shoki* d'un cadeau offert par le royaume coréen de Paekche ; elle porte la date de 369.

Si l'on suppose que le Yamatai était un royaume du Kyûshû et non l'ancêtre du Yamato, on peut donc établir que c'est entre le milieu du III<sup>e</sup> siècle et celui du IV<sup>e</sup> siècle que s'est effondré le Yamatai et que s'est mise en place la structure politique qui lui a succédé, le Yamato, dans la région de Nara. Les bouleversements que le pays aurait subis pendant cette période pourraient expliquer le silence à propos du Japon dans les chroniques chinoises, l'archipel ayant cessé ses échanges avec ses voisins asiatiques. L'époque des sépultures est en tout cas celle de l'unification du pays par la cour du Yamato. On distingue généralement trois étapes dans l'existence du Yamato. À la croissance jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, succède un V<sup>e</sup> siècle qui voit l'apogée de cette culture, avant le déclin du VI<sup>e</sup> siècle.

Le signe le plus célèbre de cette époque du Yamato, ce sont justement ces immenses sépultures en forme de tumulus. Alors que les pratiques funéraires des époques Jômon et Yayoi demeuraient, on l'a vu, assez rudimentaires, l'époque du Yamato voit proliférer dans tout le Japon de vastes tumuli, dont l'origine a longtemps posé problème aux historiens japonais. Les tombes de la fin de l'époque Yayoi fournissent néanmoins des figures de transition, alors que des influences coréennes et de Chine méridionale sont retrouvées dans les méthodes de construction. C'est à la fin du III<sup>e</sup> siècle que les premiers tumuli en forme de trou de serrure (en japonais, *zenpôkôen*, voir fig. 3 hors texte), caractéristiques de l'époque du Yamato par leur forme unique au monde, viennent remplacer des types plus anciens, de forme circulaire. Si cette configuration est la plus fréquente, on rencontre toutefois également des tumuli carrés ou ronds, et même d'autres figures plus complexes. Le plus monumental de ces tumuli est celui de l'empereur Nintoku, près d'Ôsaka, qui mesure 486 m de long.

Les chambres funéraires sont parfois décorées de peintures et contiennent des objets qui peuvent être antérieurs à l'époque des *kofun*, comme des miroirs, et aussi des armures ressemblant à celles fabriquées en Corée, des armes et

des bijoux. Le caractère sacré de ces édifices a empêché leur fouille systématique, et les uniques informations que nous détenons proviennent d'ouvertures accidentelles ou d'images filmées par des caméras introduites dans ces tumuli. Mais les vestiges les plus importants qu'on y retrouve sont les *haniwa*, des statuettes en terre cuite de forme plus ou moins cylindrique représentant des hommes, des animaux, et divers objets dont l'observation s'est révélée très utile à la connaissance de la période (voir fig. 2 hors texte). La diversité des costumes et des coiffures figurée sur ces statuettes témoigne d'une hiérarchie sociale, religieuse et militaire complexe. On y reconnaît, par exemple, différents types de guerriers, musiciens ou chanteurs. Certains *haniwa* représentent aussi des maisons, qui, associés avec les vestiges archéologiques, permettent de nous faire une idée assez précise de l'habitat.

Le système social est fondé sur l'*uji-kabane*, c'est-à-dire sur les clans (*uji*) et sur les rangs ou titres (*kabane*). À la tête de chacun de ces clans (*uji*), se trouvent des chefs religieux. Par ailleurs, le dirigeant héréditaire de l'empire du Yamato accorde, au fur et à mesure de l'expansion de celui-ci, des titres (*kabane*) à des chefs de clans plus ou moins proches, géographiquement et politiquement, du siège du pouvoir. Les chefs de clans représentant les communautés les plus puissantes autour de la cour du Yamato se voient honorés des titres de *muraji* et *omi*, qui sont à l'origine des officiers de haut rang dans l'État en train de se former. L'habitat semble plus dispersé, plus ouvert.

Du continent sont transmises au Japon des techniques aussi diverses que les méthodes d'irrigation, le tissage, la sériciculture, la distillation alcoolique, ou les techniques de tannage. Un grand nombre d'émigrés coréens originaires du royaume de Paekche, par leur savoir-faire dans la fabrication d'armes, d'armures et de miroirs, mais aussi par leur talent dans l'élevage de chevaux, acquièrent des positions élevées à la cour. Ils en viennent à constituer des groupes héréditaires semblables à des castes (en japonais, *be* ou *tomo*) de même que les scribes, les interprètes, les devins ou les acteurs. Pourtant, la plupart des *be* n'étaient pas professionnels et nationaux à l'image de ceux que nous venons de citer, mais plutôt locaux et essentiellement tournés vers les activités agricoles ; ils correspondaient en fait à des communautés régionales. D'autres parmi ces *be* étaient sous la coupe de la cour du Yamato comme les *nashino* et les *koshiro*, qui étaient chargés des parents des membres de la cour ou des clans les plus importants, ou encore les *yugei* (« porteurs de carquois »), qui dépendaient du clan Otomo, l'un des plus puissants sur le plan militaire.

Des régions entières surtout au nord et au sud échappent à cette organisation même si elle s'étend à une grande partie de l'archipel au cours du v<sup>e</sup> siècle, et aussi au-delà. Dès la fin du iv<sup>e</sup> siècle, l'empire du Yamato lance une expédition militaire contre le royaume coréen de Koguryô, ensuite contre celui de Silla. Alors que le Yamato recherche des alliances militaires dans le royaume coréen de Paekche et en Chine méridionale, les deux autres royaumes coréens recherchent l'appui de la Chine du Nord. Les historiens japonais nationalistes avaient pensé, en se basant sur la fondation en Corée de la colonie japonaise de Minama, que le Yamato s'était trouvé dans une position de quasi-domination sur l'ensemble de la péninsule coréenne. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'importance de l'engagement du Yamato hors de ses frontières a été réévaluée, mais il reste certain que les Japonais cherchaient à avoir accès à des ressources minières et à des connaissances techniques absentes sur l'archipel, en particulier le fer et le travail des métaux. Le Yamato en arriva très probablement à acquérir un certain pouvoir au sud de la rivière Naktong, région très riche en ressources minières, à travers la ligue de Kaja, alliance des royaumes coréens de Paekche et Silla, qui lui resta plus ou moins dévouée jusqu'en 562, où le royaume de Silla annexe la ligue à son profit. La controverse demeure cependant sur le fait de savoir si avant cette date, la ligue était alliée ou tributaire du Yamato, ainsi que sur le rôle exact des colons japonais dans cette région.

Toujours est-il qu'au vi<sup>e</sup> siècle, et plus précisément à la fin du règne de l'empereur Keitai (507-531), le pouvoir central connaît un déclin sensible. Ainsi une expédition militaire organisée en 527 pour combattre le royaume coréen de Silla doit au préalable être envoyée dans le Kyûshû pour mater un chef local nommé Iwai, car il refusait de contribuer à l'effort de guerre. Puis, lorsque l'armée impériale part finalement pour la Corée, c'est pour y essuyer une défaite. Entre 600 et 668, le royaume coréen de Silla, avec l'appui de la Chine des Song, parviendra à conquérir les deux autres royaumes puis à s'assurer le contrôle de la péninsule coréenne, ayant chassé les Chinois, autour de 676. Mais le Japon a fini de jouer un rôle dans les affaires coréennes. Cet affaiblissement de l'archipel sur le plan international ne représente que les prémices de la décomposition du pouvoir. De plus en plus nombreux sont les clans à se rebeller contre un pouvoir central affaibli, et de nouveaux chefs apparaissent au plan local. Parmi eux, le clan de Soga est un des plus puissants.



## Chapitre 2

# L'âge des réformes (538-710)

### L'époque Asuka (538-645) et l'introduction du bouddhisme au Japon

On nomme cette époque d'après le nom d'un petit village au sud de Nara que, au début du VI<sup>e</sup> siècle, plusieurs empereurs avaient choisi comme résidence. Mais ce qui en fixe la date d'origine est l'introduction officielle au Japon du bouddhisme, lorsque le roi Sông Myông du royaume de Paekche, allié traditionnel du Yamato, envoie à l'empereur Kinmei des volumes de textes bouddhiques et une statue. À cette époque, les Trois Royaumes coréens se sont déjà convertis au bouddhisme, puisque le dernier des trois, le royaume de Silla, a sauté le pas en 535. Le *Nihon Shoki* donne la date de 552 pour l'introduction officielle du bouddhisme sur l'archipel japonais, mais on croit actuellement pouvoir la repousser jusqu'en 538.

Même si on peut considérer que le bouddhisme n'était pas inconnu au Japon avant son introduction officielle, du fait des contacts avec la Corée et la Chine, c'est bien cet événement qui marque un tournant. Ce premier envoi officiel avait été apprécié au Yamato, et l'empereur avait offert la statue à son « premier ministre », Soga Iname ; les transmissions d'ouvrages et les envois de missionnaires vont dès lors se succéder. Néanmoins, cela ne signifie pas que la doctrine bouddhique soit pleinement analysée et comprise au Japon ; pour cela, il faudra vraiment attendre l'effort du prince Shôtoku au début du VII<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, le bouddhisme japonais est surtout une simple croyance magique, utile essentiellement à la conservation de l'État, et respectée pour ses aspects extérieurs, la grande qualité

artistique de ses statues, l'aspect majestueux de ses temples et son immense panthéon religieux.

En 570, accède à la tête du clan Soga en même temps qu'au poste de « ministre des Affaires Suprêmes » (*Dajō daijin*), Soga Umako. Le clan Soga considère que la nouvelle religion, le bouddhisme, est capable de briser l'autorité des grands clans et de redonner le pouvoir à l'empereur. C'est ainsi que Soga Umako obtient de l'empereur Bidatsu la permission de faire construire un petit temple et d'y conduire des cérémonies, et ce pour la première fois au Japon, en 584. Cependant, d'autres clans sont opposés à cette nouvelle religion, tout particulièrement celui des Nakatomi, chamans héréditaires à la cour, qui défendent les cultes anciens. Il en est de même pour les Monobe, qui commandent la garde impériale, peut-être plus hostiles par xénophobie que par foi religieuse, les propagateurs de la nouvelle croyance étant des étrangers en provenance du continent.

D'aucuns considèrent, et pas seulement les Nakatomi, que l'introduction du bouddhisme est une insulte envers les divinités nationales. Leur parti se trouve renforcé par une suite d'épidémies et la mort presque consécutive des empereurs Bidatsu en 585, puis Yōmei en 587. Le bouddhisme est la religion de clans dominants, et il ne faut pas perdre de vue que si le bouddhisme est lié aux clans les plus puissants, ceux-ci demeurent numériquement minoritaires. Lorsque des difficultés surviennent (épidémies, disettes), il est facile d'accuser les Soga d'avoir mécontenté les divinités autochtones en encourageant une religion étrangère et des temples sont détruits. L'Empereur Bidatsu (572-585) fait même interdire le bouddhisme pour une brève période. Des événements malheureux servent de prétexte aux deux clans des Monobe et des Nakatomi pour déclencher les hostilités en prétendant que la cause de tous les malheurs est cette nouvelle religion. À la mort de l'empereur Bidatsu en 585, le clan Monobe avait essayé de placer sur le trône un prince de son choix. Le clan Soga avait agi de même, et réussi à imposer le futur empereur Yōmei, dont la mère appartenait à ce clan. En 587, une guerre civile éclate et le clan Monobe est vaincu. Soga Umako choisit le futur empereur Sushun, dont le règne marque le véritable commencement de l'essor du bouddhisme au Japon.

Le règne de Sushun est cependant de courte durée, car, ayant exprimé son hostilité au pouvoir absolu du clan Soga, il est assassiné et remplacé en 592 par sa veuve, en fait la propre nièce de Soga Umako, qui prend alors le nom d'impératrice Suiko et règne seule. Cela représente une profonde rupture avec la tradition impériale, d'autant plus que c'est sous son long règne qui s'étend jusqu'en 628 qu'apparaît pour la première fois l'expression *Tennō*\*

(« empereur du ciel »), qui vient à qualifier le monarque japonais jusqu'à aujourd'hui, un néologisme formé à partir des idéogrammes composant les deux expressions les plus couramment utilisées pour qualifier l'empereur chinois, *tenshi* (« Fils du Ciel ») et *kôtei* (« empereur »). Pourtant, peu après son accession au trône, elle devient nonne et abandonne l'exercice réel du pouvoir.

Officiellement pour « appuyer », mais plus probablement pour remplacer l'impératrice, Soga Umako fait nommer régent (*sesshō*), dès 593, un autre de ses neveux, le prince Shōtoku (574-622). Un des premiers actes officiels du prince, après l'adoption d'un calendrier en 602, est l'envoi d'Ono Imoko à la tête d'une ambassade dans la Chine des Sui en 607, pratique diplomatique qui avait été abandonnée depuis le v<sup>e</sup> siècle. Cependant, le rétablissement des relations diplomatiques avec la Chine veut se faire cette fois-ci sur une base très différente. Alors que les échanges entre la Chine et le Japon établis dans le passé l'étaient sur un rapport dans lequel le Japon était tributaire, Shōtoku tenait à les instaurer pour la première fois sur un plan d'égalité. Mais l'empereur chinois est choqué de se voir adresser, lui l'empereur du « pays où le soleil se couche », une première lettre par celui du « pays où le soleil se lève », et n'y répond pas.

Le système du tribut règle alors les relations de tout pays étranger avec la Chine ; pour cette raison, on se doit d'expliquer son fonctionnement qui apparaît sous la dynastie des Han (206 av.-220 ap.) mais restera en fait inchangé dans ses grandes lignes jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle. L'empereur chinois y est clairement défini comme un supérieur, et cette position caractérisera longtemps l'attitude des Chinois envers les étrangers, au moins en matière de diplomatie, de commerce et de culture. Le commerce qui pouvait se révéler très fructueux, réalisé par le biais des visites annuelles d'envoyés officiels, commence à proprement parler par un échange de cadeaux entre diplomates et l'empereur chinois à la cour impériale. Une fois cette visite effectuée, la vente de produits pouvait alors être autorisée directement avec des commerçants chinois. Mais le système était fortement réglementé et très surveillé par l'État en Chine, qui prélevait des taxes et de ce fait inspectait les chargements introduits dans les frontières de l'empire.

Dans ces rapports tributaires, les deux partis avaient des devoirs réciproques : le souverain vassal devait théoriquement envoyer en otage un de ses fils, et l'empereur de Chine pouvait offrir en mariage une de ses filles. Malgré ce qu'on pourrait imaginer, le système était extrêmement coûteux pour la Chine, dont les cadeaux se révélaient souvent d'une valeur bien supérieure

aux tributs en nature apportés par les nombreux pays vassaux ; on a calculé qu'il a pu engloutir jusqu'à 7 % du revenu total de l'empire. Le tribut était aussi par ailleurs un moyen de domination culturelle efficace, qui obligeait les vassaux à assister à une cérémonie commune, véritable vitrine de la puissance de l'empire chinois, et qui offrait aux ambassadeurs des livres glorifiant l'empire du Milieu et des objets luxueux vantant le mode de vie des Han. Ce système fut par ailleurs étendu aux relations entre États n'incluant pas la Chine, par exemple entre le Japon et la Corée.

Preuve de l'importance que le régent japonais accorde à ces liens avec la Chine, Shôtoku fait envoyer un second message dans lequel le Japon et la Chine ne sont plus que « l'Empire de l'Est » et « l'Empire de l'Ouest », et la réouverture des relations diplomatiques avec la Chine des Sui redevient possible, mais toujours sur la base d'une relation tributaire. Pourtant, les ambassadeurs japonais se permettent de refuser certaines règles qui présidaient aux relations que la Chine entretenait avec les pays lui payant tribut, notamment la mention écrite de l'allégeance japonaise envers le Fils du Ciel.

Suite à la reprise de ces relations officielles, des artistes, des artisans, des lettrés chinois viennent alors s'installer au Japon en grand nombre. Les influences que connaît l'archipel sont en fait variées, du fait de l'internationalisme qui règne alors en Chine : les danses sacrées exécutées dans l'enceinte des temples japonais connues sous le nom de *gigaku* sont introduites à partir de la Chine et de la Corée, mais montrent des ressemblances avec des traditions identiques en provenance d'Asie centrale, du Tibet ou de l'Inde. Des routes sont construites, de même que de nombreux temples bouddhiques. Une partie du Horyu-ji\*, bâti en 607 à Ikaruga, près de Nara, et toujours en place, est considérée comme l'une des plus anciennes constructions en bois au monde encore existantes.

Shôtoku fait compiler des chroniques d'après le modèle chinois, dans l'intention de rédiger le premier livre d'histoire jamais écrit au Japon. Les principes de gouvernement qui guident Shôtoku sont empruntés au bouddhisme : ce sont les idéaux de paix et de salut, et il cherche même à convaincre le meurtrier de l'empereur Sushun du caractère répréhensible de son acte. Mais ses deux œuvres les plus grandioses furent, en 603, la division de la noblesse de cour en un système de douze rangs et l'année suivante, la rédaction de la Constitution en dix-sept articles. Les douze rangs sont nommés d'après six valeurs confucéennes (vertu, humanité, décorum, foi, justice et connaissance), chacune étant elle-même divisée en deux catégories, et se distinguant par des vêtements différents.

Quant à la *Constitution en dix-sept articles* (*jūshichi-jō kenpō*), elle est marquée par une double influence, celle du bouddhisme bien évidemment, mais aussi du confucianisme\*. C'est un code de prétextes moraux à l'intention de la classe dirigeante, dont le but est de permettre la centralisation du pays. Les dix-sept articles distinguent le monarque, les ministres et le peuple comme les trois éléments constitutifs de l'État, et exposent les droits et les devoirs de chacun. L'influence chinoise est claire en ce qui concerne la centralisation (le texte nie aux pouvoirs locaux le droit de lever des impôts ou d'exiger des corvées) ou le recrutement d'employés de l'État sur la base du mérite et non de l'hérédité. Cette Constitution est néanmoins assez hétéroclite. On y rencontre pêle-mêle des principes généraux de bon gouvernement et des préceptes très spécifiques réglant par exemple les fonctions quotidiennes des ministres. Ils sont présentés sans préambule ni ordre, principes généraux et recommandations spécifiques s'entremêlant au hasard.

Un leitmotiv que nous y retrouvons reste celui de la nécessité de l'harmonie au sein d'un groupe, exprimée plusieurs fois mais jamais aussi clairement que dans l'article 17 : « Les affaires importantes ne doivent pas être décidées par une seule personne, mais discutées entre un grand nombre de personnes. » La répétition de ce principe laisse entendre qu'une régulation des rapports entre le pouvoir central et l'administration régionale est le point essentiel de ce texte. Le fait que nombre des conceptions transparaissant dans ces articles n'aient pas été mises en application avant très longtemps a fait supposer à certains historiens que cette Constitution n'était qu'une création postérieure, du moins dans l'intégralité du texte aujourd'hui connu. Nous pouvons néanmoins considérer que dans l'esprit sinon dans la lettre, elle est fidèle à la pensée de Shōtoku, en particulier sur le raisonnement propre à l'esprit du bouddhisme, auquel le texte fait souvent appel.

Shōtoku met également en œuvre des travaux d'irrigation, des mesures d'assistance sociale, et introduit la fabrication du papier sur l'archipel aux alentours de 610. Il encourage l'expansion du bouddhisme, entre autres en faisant construire des monastères, ce qui lui vaut d'être lui-même canonisé après sa mort et considéré comme l'une des incarnations du bodhisatva de la compassion, Avalokitesvara, aujourd'hui saint-patron du Tibet, censé se réincarner dans les Dalai-lamas. Il s'est d'ailleurs personnellement impliqué avec force dans cette religion, allant jusqu'à rédiger des commentaires de certains textes canoniques. Les quatre volumes restants du *Sangyō gisho*, commentaires rédigés de la main du prince, du moins selon la tradition, sur le sūtra\* du Lotus, seraient ainsi le plus ancien écrit d'un auteur identifié connu au Japon.

Ce commentaire de textes bouddhiques en trois parties, le *Shômangyô*, le *Yuimakyô* et le *Hokkeikyô*, a été en fait plus probablement l'œuvre d'un groupe de moines érudits, travaillant peut-être sous la conduite de Shôtoku lui-même. Mais le mélange entre spéculations abstraites (surtout dans le *Hokkeikyô*) et préoccupations concernant la vie quotidienne des laïcs dans les deux autres ouvrages, amène deux remarques. D'une part, il témoigne de ce que le bouddhisme avait déjà atteint un stade de développement assez avancé au Japon, du moins chez les « intellectuels » ; d'autre part il prouve que la classe dominante voyait avec satisfaction dans cette nouvelle religion le moyen de créer un État fort. Le soutien politique permet au bouddhisme de fleurir au Japon : en 614, on estime que le pays compte déjà quelque 46 temples et plus de trois mille moines et nonnes.

Remarquons enfin que les écrits attribués à Shôtoku révèlent que les textes fondamentaux de la pensée chinoise confucéenne et taoïste, les *Cinq Classiques*, n'étaient pas inconnus de Shôtoku ou des moines anonymes qui en furent les auteurs, dont l'œuvre emprunte on ne peut plus clairement à la Chine ses idées et son vocabulaire pour légitimer et renforcer le pouvoir impérial qui avait, comme on l'a vu, énormément souffert.

Cependant, la mort prématurée de Shôtoku en 622 empêche cette vague de réformes d'avoir tout le résultat escompté et la famille Soga retrouve dès lors le chemin du pouvoir. En 626, à la mort de Soga Umako, son fils Soga Emishi devient le chef du clan, puis en vient à assumer un grand nombre de prérogatives impériales. Il fait nommer son propre fils Soga Iruka « ministre impérial » et lui fait accorder la couronne pourpre. En 643, c'est ce dernier qui fait éliminer le fils de Shôtoku, le prince Ôe Yamashiro, ainsi que toute sa famille.

Mais cette tentative de retour au pouvoir du clan Soga ne tient pas compte des nombreux « étudiants » que Shôtoku avait envoyés en Chine, qui reviennent précipitamment au Japon dès l'unification de la Chine sous la nouvelle dynastie des Tang (618-907), qui vient d'évincer celle des Sui, et a perturbé les relations internationales. Ces étudiants se révèlent les principaux appuis d'une réforme dans le sens de celle préconisée par Shôtoku.

L'influence grandissante du bouddhisme n'est pas non plus à négliger avec, en 625, l'apparition des sectes *Jôjitsu* et *Sanron*, et l'introduction de textes comme le *Mâdhyamika Kârikâ* (*Les fondements de la voie du milieu*) du philosophe indien Nagarjuna (c.150-250), qui prône la vacuité et la relativité des choses avant de proposer la recherche d'un absolu au-delà de la dualité du monde, entre vérité et fausseté. Cet ouvrage, introduit au Japon en 625 dans sa traduction chinoise par le Coréen Ekwan, connaît un immense succès.